

VOYAGE À TOKYO

Christian SAUTTER et Catherine CADOU

Nous sommes arrivés à Tokyo dimanche 8 octobre après un voyage mouvementé. Assurés d'avoir réservé (et payé) des *sièges duo*, permettant d'allonger les jambes pour un vol de treize heures, nous nous sommes retrouvés en liste d'attente à l'arrivée au comptoir d'Air France de Roissy-Charles de Gaulle, pour une raison obscure qui tourne autour de la détestable pratique de faire du *surbooking* pour que la compagnie soit assurée de remplir ses avions à ras-bord. Nous avons pu voyager côte à côte, grâce à un jeune Japonais complaisant, serrés comme sardines dans des sièges étroits, et victimes d'une logique à courte vue de compression des coûts et de l'espace disponible. Et nous sommes arrivés, sains et saufs (quoiqu'un tantinet ensommeillés), nous étant promis de voler la prochaine fois avec une autre compagnie.

Je passe sur les formalités d'immigration à l'aéroport de Tokyo-Haneda, avec une file d'attente relativement rapide et tout un dispositif pour scanner le passeport, prendre les empreintes digitales et photographier le touriste : l'efficacité n'interdit pas la courtoisie pour pister ensuite le visiteur qui serait indélicat. Un taxi façon *british* (la flotte a été changée pour les Jeux Olympiques de 2021, hélas privés de touristes par le Covid), nous a déposés à notre hôtel au bout de l'avenue Ginza.

A nous deux, Ginza ! Le lundi matin, je pars pour ma promenade matinale et, ô surprise, découvre qu'il tombe une pluie fine. Je cours à la supérette du coin (*Family Mart*, ouverte 24/24 et 7 jours sur 7) et achète une ombrelle transparente en plastique à 5 euros, ainsi que le *Japan Times* jumelé avec un exemplaire du *New York Times*. Que faire de ce parapluie quand on entre dans un grand magasin ? Vous portez un coup d'épée dans une machine à l'entrée : elle vous habille votre pépin d'une housse que vous jetterez dans un bac à la sortie ! Pas question d'abandonner cet instrument derrière une palissade ou dans une poubelle errante (et inexistante !).

J'ai cheminé sur l'avenue déserte car le lundi 9 était un jour férié, le Jour du Sport, en souvenir des JO de 1964 qui ont remis le Japon en selle internationale (et permis à Catherine de faire ses premiers pas d'interprète !). À huit heures du matin, un jour chômé, il n'y avait pas grand monde dans cette large avenue flanquée des immeubles les plus luxueux du monde, mais pas question de traverser la rue quand le petit bonhomme est rouge ; chacun attend sagement qu'il se colore en vert. Au bout de l'allée des gratte-ciels, se blottit une sorte de champignon en briques, intitulé *koban*, où règne un policier débonnaire, mais qui peut utiliser de puissants micros pour rappeler les contrevenants au respect des règles.

Les trottoirs et la chaussée sont d'une propreté méticuleuse. Il est interdit de fumer dans la rue ou d'y jeter quoi que ce soit. Et même les cyclistes doivent se plier à une discipline commune : ils ont le droit de circuler sur les trottoirs à vitesse paisible mais ne peuvent pas stationner dans la plupart des quartiers fréquentés,

sous peine de voir leur antivol brisé et de payer amende et fourrière (il y a des parkings à vélo payants). En quatre jours, nous n'avons pas vu une trottinette d'adulte. De même, la circulation est relativement fluide, grâce aux autoroutes à péage qui frôlent les troisièmes étages et surtout en raison d'une interdiction absolue de stationner dans la rue. Chaque propriétaire de voiture doit avoir un parking résidentiel hors du domaine public, ce qui n'a pas empêché le Japon de créer la première industrie automobile du monde. Les parkings sont fort chers !

Revenons à Ginza dont les immeubles sont reconstruits tous les trente ou quarante ans ... comme les sanctuaires *shinto* ! C'est ainsi que l'Hôtel Impérial tout proche, un chef-d'œuvre construit par Frank Lloyd WRIGHT en 1923 a été démoli alors qu'il avait résisté au tremblement de terre de 1923 et aux bombardements incendiaires de 1945. Les jours ouvrables, l'avenue bordée de nouvelles rangées d'arbres (bien entretenus !) est parcourue par des hommes en uniforme de bureau (pantalon et veste sombres, chemise blanche et chaussures de cuir noir ; seule la cravate a été sacrifiée à la chaleur croissante), des dames dans des tenues plus variées et des touristes souvent débraillés. Personne ne se presse vraiment, ni ne traîne non plus : la fluidité de la foule fait circuler les gouttes d'huile sans heurts.

Partons pour la *basse ville*, située le long de la baie et même sur la mer grâce à des terrains reconquis, où vivaient à l'époque féodale les artisans, les pêcheurs et les quartiers de plaisir où les marchands allaient s'encanailler. Aujourd'hui, des immeubles de grande hauteur y ont surgi qui hébergent des jeunes cadres relativement aisés, évitant ainsi de passer de longues heures dans les transports en commun. Mais il reste des villages qui résistent. L'un se nomme Kiba, où Catherine occupait un studio depuis quarante ans, qu'il faut abandonner aujourd'hui car les quatre étages sans ascenseur deviennent cruels. Il est probable que le vieil immeuble va bientôt laisser place à une *mansion*, construction à taille humaine de six-sept étages, offrant tout le confort et assurant les économies d'énergie désormais indispensables.

Le village filmé par Catherine il y a vingt ans, à seulement vingt minutes de Ginza, a son sanctuaire où le prêtre dirige la gymnastique collective à 6 heures 30 du matin, son bain public, où les anciens se retrouvent avec plaisir pour bavarder, sa laverie automatique vétuste, et ses petits commerces et bistrotts qui survivent. Quelques scènes de rue m'ont surpris. Dans un square de poche, une escouade de cinq jardiniers (dont un acrobate qui roucoulait dans les ramures et une jeune femme) taillait sévèrement quelques arbres et buissons et évacuait les coupes sans laisser une feuille traîner. De la même façon, dans le grand parc d'Ueno, ils étaient cinq pour empêcher que la tondeuse *rotofil* unique ne vienne éclabousser les passants. Le soir, à Kiba, depuis le bistrot de brochettes donnant sur la rue, nous avons été témoins d'un festival de lucioles rouges : un chantier de consolidation du métro passant sous la voirie était entouré d'un luxe de cônes en plastique clignotant à qui mieux mieux, et trois ouvriers en uniforme bleu, avec des baudriers crépitant

de lumières rouges, agitaient des bâtons lumineux pour faire circuler piétons et camions, qui auraient pu être incommodés par le chantier ouvert la nuit.

Paradoxe japonais : pour les tâches les plus modestes au contact avec le public, le Japon investit trois personnes là où la France mettrait une seule personne, surchargée et donc souvent désagréable. Ce pays où la population en âge de travailler diminue, où l'immigration est marginale, où les impôts sont plus faibles qu'en France, semble avoir trouvé la manière économique d'assurer un service impeccable aux usagers et clients. Les fonctionnaires, moins nombreux, sont au contact du public plutôt que réfugiés dans des bureaux inaccessibles.

Ah ! le métro de Tokyo. Il est parfaitement viable pour les personnes en fauteuil roulant, car toutes les stations (moins proches les unes des autres qu'à Paris) sont équipées d'ascenseurs en bon état de marche. La propreté est impeccable (pas un papier ni un *chewing gum* ni un carreau cassé et je ne parle pas des admirables toilettes, sujet du dernier film de Wim WENDERS !). Et dans chaque rame (parfois onze voitures de dix mètres), il y a un pilote en tête et un agent en queue, ce qui rassure les passagers craignant les tremblements de terre, les pannes et les attentats (gaz sarin en 1995). Ici, le progrès technique et l'automatisation n'ont pas pour but unique d'économiser des coûts de main-d'œuvre, mais aussi d'améliorer le service aux usagers. Peu importe que l'entreprise soit privée ou publique (il y a les deux types de métro), la philosophie semble la même : le travailleur est un actif plutôt qu'un coût ; et le service au client prime les économies de bouts de chandelle à court terme. À long terme, tout le monde s'y retrouve : les clients acceptent de payer chers des services de qualité.

Autre forte impression : la sécurité semble assurée. Pas de sirène de police hurlante. Peu d'agents dans les rues (sauf les *koban*). Le *Japan Times* (11.10.23) relate un fait divers intéressant : l'Assemblée élue du département de Saitama (au nord de Tokyo) a retiré un projet de loi qui aurait imposé que les enfants soient gardés en permanence sur le trajet de l'école, au square, dans la rue. Cette disposition visant à protéger les enfants des agressions a suscité une pétition de parents, signée massivement. Les petits enfants japonais vont souvent seuls à l'école ou au parc, dès un très jeune âge et les parents estiment qu'ils seraient dans l'impossibilité d'assurer une présence continue. Notons que les conseils départementaux nippons ont beaucoup plus de liberté de légiférer que leurs homologues français où les lois et les règlements sont décidés à Paris.

Est-ce la douceur de l'automne ? ou l'effet du décalage horaire (sept heures) ? ou la partialité de qui a découvert ce pays et cette culture envoûtante il y a cinquante ans, voire davantage pour Catherine ? Nous ne sentons pas de tension ni d'appréhension particulière dans la capitale du Japon. Chacun fait son travail, même humble, du mieux qu'il peut et contribue à des améliorations même minimales.

Une nation devenue modeste pour des résultats qui ne le sont pas ?

15 octobre 2023

